

## **L 'écart<sup>1</sup>**

Il existe un écart, que j'ai éprouvé pour mon propre compte, entre ce qui a été nommé d'une passe par la procédure, et la certitude du passant d'avoir été nommé sur tel ou tel point de sa cure qu'il aura pensé transmettre dans sa passe, ou bien sur l'événement lui-même de sa passe ; car, toujours, la passe, dans le dispositif, fait événement pour le sujet. Le passant peut ne pas se rendre compte tout de suite que cette certitude n'est que le simple signe de l'une des inscriptions de son destin, un signe qui se range dans la série des signes qui font son histoire : certes une page est tournée, mais de quel côté ? Du côté du déni d'un désir, ou du côté de l'aversion pour un savoir ?

Cet écart entre l'A.E. et sa nomination n'est pas sans rappeler l'écart entre l'analyste d'un analysant devenu A.E., et la nomination de cet analysant. Cet écart-là, ce second écart donc, est écart entre ce qui a été nommé par la procédure chez un analysant et ce que son analyste suppose avoir été nommé chez l'analysant, du point de vue de la cure. Cet écart-là entre l'analyste et la nomination de son analysant fait partie du réel du dispositif, pour autant que le dispositif suive de près, dans son réel, le réel de la structure. Car ce qui a été nommé dans la procédure est hors-cure, séparé de la cure, illisible dans la cure, illisible donc par l'analyste. Et même si l'analyste peut repérer des moments de passe, des instants de virage du savoir dans la cure et ses effets rétroactifs sur des modifications inconscientes (ce qui lui permet de désigner un passeur), il ne peut avoir accès à ce que le forçage du dispositif en fera éclater au grand jour, lisible par les passeurs et par le cartel. Cela peut-il être lisible un jour par le passant lui-même ? C'est la question que je pose aujourd'hui.

Dans quel après-coup de la passe cet écart pourra-t-il être lisible par l'analysant, par le passant nommé ? Quel temps lui faudra-t-il pour rejoindre le point qui aura fixé sa nomination ? Ce qui aura été lu de lui hors-cure, hors-présence, loin de sa voix et de son regard, pourra-t-il rester

---

<sup>1</sup> Paru dans les *Carnets* n°10, mai-juin 1996.

longtemps ignoré de lui-même ? Les points<sup>2</sup> qui auront fixé, produit la nomination, feront-ils suffisamment lettres pour être lus un jour par celui qui aura été leur lieu d'inscription, leur cartouche ? Ils seront lus dans la surprise, dans l'inattendu particulier à ce qui n'est plus attendu parce que c'est déjà arrivé : ce qui sera lu un jour par le passant nommé déjà, c'est ce qu'il avait produit pendant sa passe non pas dans l'ignorance ni dans l'oubli, mais dans l'effacement du réel. C'est cette précipitation dans un dehors de lui-même à l'intérieur même du dispositif, qui ne peut pas tout de suite être rejointe, qui ne peut pas tout de suite se subjectiver. Ainsi j'ai pu un jour, quelque vingt années après ma nomination, établir un lien entre une phrase du jury d'agrément à propos de ma passe entendue, qui m'avait alors été transmise avec une certaine inattention, et la séance, quasi-contemporaine à trois jours près, du 9 avril 1974 des *Non-dupes errent*. Ce lien, fait si longtemps après, avait de quoi me surprendre : je m'apercevais que ce n'était pas pour m'être autorisée analyste que j'avais été nommée, mais pour m'être autorisée à être une femme<sup>3</sup>. Ça voulait donc dire que c'est avec cette autorisation-là que j'avais pu fonctionner comme analyste, et longtemps donc dans la méconnaissance ; ça voulait dire que rejoindre ce point de passe particulier et quasiment ignoré jusque-là, demandait à *faire* l'analyste en *faisant* la femme. *Faire* la femme, c'est se mettre à l'aise, un peu trop même, avec les signifiants ; mais il y a un revers, c'est d'être un peu trop empatouillée avec l'objet. Avec l'objet, quand on *fait* la femme, c'est nettement plus coton. C'est bien pour ça que les femmes sont à la fois les meilleures *et* les pires des analystes.

*Faire* avec l'objet dans la cure, c'est *faire* avec la jouissance des bords de l'objet qu'on a été, qu'on aura été pour l'Autre, bords littéralisés par la réécriture de la cure. Car rien d'autre que ce reste d'objet n'opère dans la cure ; avec ce reste d'objet, l'analyste manœuvrera le transfert dans les cures ; avec ce qu'il aura fait dans sa propre cure de l'objet qu'il est pour l'Autre, il offrira à son tour à l'analysant le risque d'actualiser un réel pulsionnel en jeu pour cet analysant. "Faire semblant d'objet" consiste à se

---

<sup>2</sup> Si le dispositif place le cartel en position de pouvoir lire l'illisible dans la cure, cela ne signifie ni que le cartel est supposé savoir, ni qu'il sait ce qui aura fait nommer le passant. Le cartel n'est qu'un rouage de la structure où peut se lire quelque chose de l'assujettissement primordial du sujet qui ne peut se lire nulle part ailleurs.

<sup>3</sup> Les formules de Lacan "l'analyste [l'être sexué] ne s'autorise que de lui-même" impliquent que cette autorisation, qui produit *de* l'analyste ou *de* l'être sexué, se fabrique chez quelqu'un. Les formulations que j'emploie *ici* "m'être autorisée à..." imaginent la façon dont ce quelqu'un, où se produit la chose, peut la subjectiver.

servir des bords où subsiste un reste de jouissance pour les passer au signifiant, ou à la lettre.

Car on ne demande pas à un A.E. de témoigner *de* sa passe, mais on lui demande de témoigner *avec* sa passe, comme on écrit avec une plume, de témoigner avec son nom (nom propre ou nom d'A.E. ?) ou en donnant de la voix, de témoigner de la psychanalyse et des problèmes cruciaux qui s'y posent au jour d'aujourd'hui. Témoigner *avec* sa passe, c'est comme faire *avec* l'objet, c'est s'en servir. S'en servir parce que c'est la passe qui a mis l'A.E., de structure, sur la brèche de résoudre ces problèmes cruciaux, de même que c'est l'objet qui a conduit le sujet dans la fin de sa cure. Témoigner *avec* sa passe, c'est comme travailler *avec* l'objet : témoigner avec un savoir passé par la passe, travailler avec un savoir passé par l'objet. Si le nom d'A.E. dit simplement qu'il y a de l'analyste chez quelqu'un, il faut se servir de ce savoir passé par la passe pour transmettre quelque chose, il faut se servir d'un savoir qu'on n'a pas en main tout de suite.

L'avoir en main impliquerait de réduire l'écart entre l'A.E. et sa propre nomination, l'écart entre l'A.E. et ce qui l'aura nommé ; c'est aussi l'écart entre ce avec quoi s'est fabriqué son désir d'analyste (tel ou tel bord de l'objet) et le quelqu'un où ça s'est fabriqué.

On a l'habitude de parler d'écart à propos des passeurs : l'écart entre le témoignage de l'un et de l'autre passeur dans le dispositif, écart sur lequel s'appuie le travail du cartel. Or il se trouve que certains éléments du texte du passant ne donnent lieu à aucun écart chez les deux passeurs ; ce n'est pas le cas des rêves, des rêves de cure ou de passe qui sont transmis de façon hétérogène par l'un et l'autre passeur ; mais c'est le cas de certains énoncés du passant qui sont livrés tels quels et rapportés tels quels : pas une virgule qui manque, pas un oubli, pas une perplexité. Pourtant ces énoncés sont énigmatiques, et leur signification reste délibérément en suspens chez les passeurs comme chez le cartel. Ce qui y fait énigme, c'est qu'on n'y voit pas le sujet : est-ce savoir désubjectivé, savoir sans sujet, ou identité d'un même signifiant ?

Pas d'écart donc dans la transmission de ces énoncés, énoncés datant du temps même de la passe (passe dans le dispositif). Mais entre quoi et quoi ce pas d'écart joue-t-il ?

La destitution subjective, la désappropriation subjective du savoir dans ce temps de fin de cure, c'est une aventure entre le sujet et les signifiants du Père qui, comme à l'improviste, décident de se passer de lui ;

c'est une aventure rencontrée à ce moment-là avec ses effets et ses affects. Elle vient recouvrir et dévoiler à la fois le manque dans le savoir comme une manière de le subjectiver. La faille inhérente au savoir, le défaut de savoir dans l'Autre, le cœur vide du langage, le trou dans le savoir, ce sont des noms du  $S(\mathcal{A})$ , où s'enracine le langage ; ce sont des noms de la racine du langage, avec quoi le sujet s'aperçoit qu'il parle à ce moment-là de son aventure. Ce sont des noms de ce pour quoi les autres signifiants représentent le sujet, car sinon ils ne représenteraient rien du tout. En somme ce sont des noms de  $S_1$ , des noms de quelque chose du Père en tant que réduit à une pure représentation du sujet ; en effet, dans l'improviste de cette réduction, le Père est mis à mal dans la passe, ses identifications se sont émiettées, et en tant que réduit à une pure représentation du sujet, il bascule du côté du manque qui est en son cœur<sup>4</sup>. Pour qui ce signifiant un, identifié lors du moment de la passe au signifiant du manque dans l'Autre, tel une soudaine légèreté du père, une fragilité subite, pour qui ce signifiant va-t-il représenter le sujet ? Eh bien, il va se trouver représenter le sujet pour une perte de l'objet, du côté de l'impossible du rapport sexuel, du côté du refoulement originaire, du côté du Père tué et mangé. Or, dans cette représentation qui met en jeu le manque et la perte, quelque chose se télescope, l'espace d'un éclair, de l'éclair de la passe : quelque chose se télescope qui fait que là où l'inconscient, là où le savoir inconscient est ce qui se dit sans que le sujet s'y représente alors qu'il en est déterminé, à ce niveau-là du savoir inconscient, dans la passe, le sujet tout d'un coup s'y représente ; et qu'il s'y représente (au lieu d'y être représenté) produit un suspens de sa détermination, un suspens de son assujettissement. Si donc, l'espace d'un instant, le temps d'un éclair, le sujet se représente là où est ce savoir inconscient qui l'aura déterminé et qui suspend son poids le temps de cet instant, c'est que l'écart entre  $S_1$  et  $S_2$ , l'espace de cet instant, se volatilise. La coalescence ponctuelle et locale du signifiant qui représente le sujet et du signifiant pour lequel il le représente, fait suspens, éclair, nuit, silence ; dans la coalescence  $S_1$ - $S_2$  suspendue à un ou deux de ces énoncés dont j'ai parlé, coalescence qui inclut la représentation du sujet au cœur d'un savoir livré en petits cailloux obscurs, énigmatiques, ce savoir apparaît

---

<sup>4</sup>  $S_1$  représentant le sujet pour  $S_2$ , on peut situer sur le graphe  $S_1$  côté  $S(\mathcal{A})$  d'une part, et  $S_2$  côté pulsion, côté représentant pulsionnel refoulé originairement d'autre part. Ceci implique qu'il y a un bout du Père qui représente le sujet en  $S_1$ , et un autre bout du père, celui-là plus classique, côté *Urverdrängt*, en  $S_2$ .

comme désubjectivé. L'écart s'évanouit comme l'écume ; la représentation du sujet se fait perte pure. Quand le manque à savoir se confond, se fait l'ombre de la perte de l'objet, quand le nommable du défaut emboîte le pas, suit les contours, prend les plis, marche dans les traces de l'innominé de la perte, il n'y a plus d'écart.

Le temps viendra par la suite de rejoindre cette coalescence, évaporée avec la nomination, nomination qui a pu fixer le passant nommé soit dans l'aversion d'un savoir (*Urverdrängt*), soit dans la fascination du défaut (dans l'Autre). Le moment de rejoindre ensemble les deux extrémités de l'écart entre nomination et sujet se matérialise lentement en une autre coalescence, cette fois entre nom d'A.E. et nom propre. Est-ce la raison de l'option prise à l'E.P.S.F. de ne pas accoler nom d'A.E. et nom propre, pour ne pas donner consistance au nom propre ? Dans ce retour d'une première coalescence, le nom d'A.E., qui signifie qu'il existe de l'analyste chez quelqu'un, rejoint, interroge, se noue avec ce qui a fabriqué ce "de l'analyste". Or ce qui a fabriqué de l'analyste, c'est un reste de nom (quelques lettres) et un reste d'objet (quelques sons). L'objet, évidé, réduit à sa fonction de bord, passé au semblant, l'objet pour quoi le nom représente un sujet, est à la fois littéralisé et phonématisé - avec les lettres et les phonèmes du nom propre. Car le nom propre a été mis à mal par ce nom d'A.E. qui s'y est accolé ; les significations qui permettaient au névrosé de jouer avec un sans-nom ont fui ce sigle A.E. ; le nom se réduit à une série de lettres ou de sons qui font traces de noms du père, non sans prendre à l'occasion la relève des voix du Surmoi.

Une nouvelle articulation signifiante, réécrite dans la cure, lue dans la passe, réécrite à l'issue de la procédure nommante, se sera faite donc à partir d'un reste d'objet pour qui le sujet est représenté a minima par une trace, littérale ou sonore, d'un des noms du père - noms dans l'écart desquels il aura pu s'abîmer.

Le pari de l'E.P.S.F. est un pari aussi fragile et aussi léger que l'état du père lorsque le passant touche au pire. Pas de fondateur : ni le transfert, ni des noms propres ; bien qu'il y ait et de l'un et des autres, ce n'est pas ce qui fait appui ni socle. Le pari est de se fonder sur le dispositif, d'où les A.E. auront pour seule fonction de désigner le Collège (qui fera fonctionner les cartels de la passe) et d'où sera issu le président de l'Association. Risque fou, ou simplement pari fragile ? Au-delà du dispositif, c'est sur le sort qui frappe les noms propres marqués par le sigle A.E., que se fonde l'E.P.S.F. : loin de leur donner consistance supplémentaire, A.E. les évide, en fait des

signifiants quelconques, plus propres à l'analyse qu'au groupe et au Père. Rejoindre la nomination, finalement, c'est rejoindre ce *rien* du sujet qui aura été nommé.